

LA CONFIANCE MANIPULÉE : LE CAS DES COLLAPSOLOGUES

par Raphael LARRÈRE¹

« Ceux qui soutiennent les thèses effondristes se présentent comme l'opposition la plus radicale à l'optimisme béat de ceux qui sont convaincus qu'avec l'innovation technique et les mécanismes du marché, il sera possible de limiter le réchauffement climatique et l'érosion de la biodiversité, ou de s'y adapter. C'est ainsi que l'effondrisme a été perçu par l'opinion publique et s'est diffusé dans la galaxie écologique, imprégnant même les discours de ceux qui n'y adhèrent pas.

Si ceux qui se qualifient de collapsologues dénoncent les illusions technicistes, ils n'ont aucune défiance à l'égard de la science. Ils sont convaincus que « la science » (du moins celle qu'ils mobilisent dans leur argumentation) leur donne toutes les raisons de croire en un effondrement global, synchrone et homogène de la « civilisation thermo-industrielle ». Et le fait est qu'ils s'appuient sur les courbes et tableaux issus des travaux d'expertise et du traitement de *big data* du GIEC et de l'IPBES. Que ces données soient interprétées à partir d'une conception contestable des systèmes complexes et étroitement connectés est une chose... et demeure, comme toute interprétation à prétention scientifique, ouverte à controverses. Autre chose est que, si les données globales qu'ils mobilisent sont de nature à lancer des alertes sur l'état de la planète, elles ne donnent aucune prise pour limiter les dégâts. Au niveau global où elles se situent, elles ne permettent pas d'avoir une maîtrise pratique et politique de l'évolution du climat ou de la biodiversité. Par exemple, l'évolution du stock des espèces et de leur répartition sur l'ensemble de la planète ne permet pas de savoir ce qu'il est possible de faire dans la diversité des situations locales, là où il est possible d'avoir une prise en étudiant leurs interactions et les facteurs qui les fragilisent. Et si les scénarios du GIEC peuvent conduire à préconiser la limitation des émissions de gaz à effet de serre, ils ne sauraient prendre en compte la grande diversité des actions qui seraient en mesure de la réaliser dans des pays n'ayant ni le même niveau de consommation, ni les mêmes structures économiques, ni les mêmes capacités d'investissement. Enfin au niveau mondial où ces données sont fournies, il n'existe pas d'instance en capacité de définir démocratiquement une politique et de l'imposer aux différents Etats.

En fin de compte, la collapsologie renforce la conviction de l'impuissance des Etats, mais aussi celles des sociétés civiles et des luttes socio-environnementales à changer le cours des choses. C'est un diagnostic qui a d'ailleurs justifié leur croyance en un effondrement inéluctable. Or, si l'effondrement global est notre destin, il est illusoire de tenter de s'y opposer : il ne reste plus qu'à se préparer le mieux possible à vivre avec et après lui. Et c'est là que les collapsologues rejoignent les positions technolâtres (je ne dis pas technophiles parce que l'on peut être passionné par la diversité des techniques et ne pas partager la confiance aveugle dans les innovations proposées pour lutter contre les maux qui nous accablent) qui pensent qu'il est inutile de s'efforcer à changer le monde : un peu de technique supplémentaire et des incitations économiques judicieuses permettront de sauver le *business as usual* et d'éviter que la Terre ne devienne inhabitable. »

¹ Agronome, sociologue, directeur de recherche honoraire de l'INRA, membre de l'Académie d'agriculture de France